

réfère aux sources « d'observateurs anonymes ». Qui sont ces « observateurs » ? Qu'observèrent-ils donc et où ? Il est tout à fait évident que cette histoire avait pour but de préparer et de justifier aux yeux des cercles gouvernementaux, où ces journaux sont largement répandus, le tournant hostile de l'enquête contre moi et mes collaborateurs. Un examen serré de cet épisode mettrait à coup sûr en lumière bien des choses.

Deux serviteurs de la maison furent interrogés pour la première fois le 28 mai, c'est-à-dire le jour même où nous étouffions déjà dans une atmosphère d'hostilité et où l'esprit de la police était déjà orienté vers l'interprétation de l'« attentat volontaire ». Le jour suivant, le 29, les deux femmes furent à nouveau convoquées et emmenées à 4 heures de l'après-midi Via Madero (Guadalupe) où elles furent interrogées jusqu'à 11 heures du soir à l'intérieur de l'immeuble et de 11 heures à 2 heures du matin dans la cour noire, dans une automobile.

Aucune note ne fut prise. Elles furent ramenées à la maison aux environs de 3 heures. Le 30 mai, un agent de police apparut dans la cuisine avec un compte rendu fait à l'avance et les deux femmes le signèrent sans l'avoir lu. L'agent quitta la cuisine une minute environ après y être entré. Lorsque les deux femmes apprirent par les journaux que mes secrétaires Charles et Otto avaient été arrêtés sur la base de leurs déclarations elles déclarèrent toutes les deux qu'elles n'avaient absolument rien dit qui puisse justifier une arrestation.

Pourquoi ces deux membres de la garde furent-ils arrêtés et non les autres ? Parce qu'Otto et Charles servaient d'agents de liaison avec les autorités et avec nos quelques camarades qui étaient en ville. Préparant le coup contre moi, les magistrats chargés de l'instruction décidèrent avant toute chose d'isoler complètement notre maison. Le même jour, un Mexicain, S., et un Tchèque, B., de jeunes amis qui nous avaient rendu visite pour exprimer leur sympathie, furent arrêtés. Le but de l'arrestation était clairement le même : couper toutes nos liaisons avec le monde extérieur. On exigea des membres de la garde qui étaient arrêtés qu'ils avouent « en un quart d'heure » que c'était moi qui leur avais ordonné d'accrocher l'« attentat volontaire ». Je n'ai pas du tout l'intention d'exagérer de tels épisodes ou de leur donner une signification tragique. Ils m'intéressent seulement du point de vue de la possibilité de démasquer les forces groupées « derrière la scène », forces qui furent capables en vingt-quatre heures de déclencher un tournant presque magique dans la direction de l'enquête. Ces forces continuent même aujourd'hui à exercer une influence sur le cours de l'enquête.

Le jeudi 30 mai, lorsque B. fut interrogé Via Madera, tous les membres de la police parlaient de la théorie de l'« assaut volontaire », et se conduisirent insolemment envers moi, ma femme et mes collaborateurs. Durant ses quatre journées d'emprisonnement, S. eut l'occasion d'écouter quelques bribes de conversations entre les agents de police. Sa conclusion est la suivante : « La main de Lombardo Toledano, Bassols, et des autres pénétrait profondément au sein de la police et ceci, avec des succès considérables. L'idée d'un « attentat volontaire » fut artificiellement inspirée par ceux-ci ».

LA THEORIE DE L' « ATTENTAT VOLONTAIRE »

La pression des cercles intéressés a dû prendre des proportions considérables pour arriver à obliger les dirigeants de l'enquête à considérer sérieusement l'idée absurde d'un assaut volontaire.

Quel but aurais-je poursuivi en m'aventurant dans une entreprise si monstrueuse, répugnante et si dangereuse ? Personne n'a pu m'expliquer jusqu'à présent. On allègue que je désirais noircir Staline et le Guépéou. Mais un autre attentat aurait-il ajouté quoi que ce soit à la réputation bien établie d'un homme qui a détruit la vieille génération du parti bolchévique tout entière ? On dit que je voulais

prouver l'existence d'une « Cinquième colonne ». Pourquoi ? Et pourquoi faire ? D'autre part, les agents du Guépéou sont tout à fait suffisants pour perpétrer un attentat, il n'y a pas besoin de Cinquième colonne pour le faire. On dit que je voulais créer des difficultés au gouvernement mexicain. Quels motifs plausibles pourrais-je avoir de créer des difficultés au seul gouvernement qui m'ait offert l'hospitalité ? On dit que je voulais provoquer une guerre entre les Etats-Unis et le Mexique. Mais cette explication relève entièrement du domaine du délire. En vue de provoquer une telle guerre il aurait été en tout cas plus efficace d'organiser un attentat contre l'ambassadeur américain ou quelque magnat du pétrole et non contre un bolchévique révolutionnaire, étranger et hostile aux milieux impérialistes.

Lorsque Staline organise un attentat pour m'assassiner, le sens de son action est clair : il veut éliminer son Ennemi n° 1. Staline ne court aucun risque en agissant ainsi ; il agit de loin. Au contraire, en organisant un « assaut volontaire », je dois moi-même endosser la responsabilité d'une telle entreprise ; je mets en jeu mon propre sort, celui de ma famille, ma réputation politique, et la réputation du mouvement que je sers. Que puis-je y gagner ?

Mais même si quelqu'un voulait admettre l'impossible, c'est-à-dire essentiellement, qu'après avoir renoncé à la cause de ma vie entière, et piétiné le sens commun et mes propres intérêts vitaux, j'aie effectivement décidé d'organiser l'« attentat volontaire » pour la cause de quelque but inconnu, il reste encore la question suivante : Où et comment ai-je pu obtenir vingt exécutants ? Comment leur ai-je procuré des uniformes de police ? Comment les ai-je armés ? Comment leur ai-je fourni toutes les choses nécessaires ? Etc., etc. En d'autres termes, comment un homme qui vit presque complètement isolé du monde extérieur peut-il accomplir une entreprise concevable seulement par un appareil puissant ? Je dois avouer que je me sens incapable de soumettre à la critique une idée qui est au-dessous de toute critique.

LES REACTIONS DE LA PRESSE

Des conclusions extrêmement valables peuvent être tirées d'un examen de la conduite d'une certaine partie de la presse mexicaine dans les jours qui suivirent la tentative d'assassinat, au sujet du travail accompli derrière la scène par le Guépéou. Laissons de côté *La Voz de Mexico*, la publication officielle du stalinisme, avec ses contradictions éclatantes, ses accusations insensées et ses calomnies cyniques.

Laissons aussi de côté les organes de la droite qui, d'une part, sont guidés par la chasse aux sensations et, d'autre part, essayent d'utiliser l'attentat dans leur propre intérêt, c'est-à-dire, contre les « gauches » en général. Politiquement je suis plus éloigné de journaux du genre d'*Universal* ou *Excelsior* que de Lombardo Toledano et ses semblables. J'emploie les journaux sus-nommés pour ma défense exactement comme j'emploierais un autobus pour me déplacer.

De plus, les manœuvres des journaux de l'aile droite ne sont qu'un reflet de la vie politique du pays, et, dans leur essence, ils ont une attitude détachée sur la question de l'attentat et du Guépéou. Pour notre but, il est beaucoup plus important d'analyser la conduite d'*El Popular* et, en partie, d'*El Nacional*. La politique active, dans ce cas là, est menée par *El Popular*. En ce qui concerne *El Nacional*, ce dernier s'adapte simplement à son collègue intéressé.

« EL POPULAR » ET L'ATTAQUE DU 24 MAI

En dépit du fait rapporté par les journaux selon lequel Toledano quitta la capitale deux ou trois jours avant l'attentat, *El Popular* eut au moment critique des directives très claires et très précises.